

Séminaire
«Environnement et société:
la contribution des sciences sociales»

Neuchâtel, 21 - 22 novembre 1991

Rapport final



Commission nationale suisse pour l'UNESCO

Berne, 1992

(15) Bruno Latour : "Crise des environnements, défis aux sciences humaines" - Rapport PIREN-CNRS, 1990.

(16) Bernard Kalaora : "Les écosophes et la nature" - REED - Sretéie-Info n° 35, juillet 1991 (Ministère de l'environnement).

(17) Guy Bénéy : "L'écologie globale au risque de la citoyenneté" - Sretéie-Info n° 26-27, octobre 1989 (Ministère de l'environnement).

(18) Jans Jonas : "Le principe responsabilité" - NRF 1990.

(19) Cité par le Monde : Entretiens avec J. Stengers.

Histoire et environnement. L'importance des représentations sociales

François WALTER
Professeur à l'Université de Genève

« Pour agir sur le milieu, l'homme ne se place pas en dehors de ce milieu. Il n'échappe pas à sa prise au moment précis où il cherche à exercer la sienne sur lui. Et la nature qui agit sur l'homme d'autre part, la nature qui intervient dans l'existence des sociétés humaines pour la conditionner, ce n'est pas une nature vierge, indépendante de tout contact humain; c'est une nature déjà profondément agie, profondément modifiée et transformée par l'homme. Actions et réactions perpétuelles. La formule: 'relations des sociétés et du milieu' vaut également pour les deux cas prétendus distincts. Car, dans ces relations, l'homme emprunte et restitue à la fois; le milieu donne, mais reçoit aussi. » (Lucien Febvre)

L'histoire de l'environnement est une discipline récente qui recouvre des intérêts anciens. On doit se demander si l'admirable Lucien Febvre n'a pas déjà écrit une sorte d'écohistoire voici soixante-dix ans ! N'est-ce pas aujourd'hui une forme d'orgueil des différentes disciplines de rivaliser à débusquer les précurseurs ? Laissons ce petit jeu à d'autres et admettons que les premières publications spécifiques d'écohistoire remontent au début des années 1970 avec l'article fondateur de R. Nash sous le titre de "Environmental History"². En Europe francophone, la revue *Annales*, qui donne le ton à la production scientifique de pointe, consacre en 1974 un numéro à "Histoire et environnement". Dans son introduction, E. Le Roy Ladurie perçoit mal encore la radicale nouveauté d'une telle approche : "Nous n'avons pas eu pour autant, écrit-il, l'impression de céder aux impératifs d'une mode. Depuis longtemps, les *Annales* ont choisi de s'intéresser aux problèmes d'une histoire écologique...". En ouverture, il précise par ailleurs que, selon lui, "l'histoire de l'environnement regroupe les thèmes les plus anciens et les plus neufs de l'historiographie contemporaine..."³.

¹L. FEBVRE, *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, 1922, p. 391.

²R. NASH, "Environmental History", in *The State of American History*, ed. by H.J. BASS, Chicago, 1970, p. 249-260.

³E. LE ROY LADURIE, in *Annales E.S.C.*, 29 (1974), p. 537.

1. Vers un paradigme neuf

Malgré Lucien Febvre, il faut reconnaître que les historiens ont été formés au paradigme de la séparation radicale entre l'homme et la nature, à savoir à l'idée que l'homme bénéficie d'un statut d'extériorité par rapport à son environnement. D'où le dualisme Nature-Culture, un couple de concepts particulièrement importants si l'on veut comprendre l'invention d'une forme de représentation qui conditionne encore largement nos propres attitudes face à l'environnement. Ainsi, le terme de Nature implique quelque chose d'extérieur à l'homme, d'irréductible à l'humain mais en même temps d'étroitement lié à son double, la Culture. On dira pour simplifier que chaque culture a sa nature. La notion d'environnement, tout en désignant elle aussi l'extériorité physique, intègre mieux par contre les éléments de l'action anthropique¹.

Le statut d'extériorité et la rupture radicale entre l'homme et la Nature sont très marqués dans la tradition judéo-chrétienne. On peut citer comme texte fondateur la Genèse 1,28 qui confère à l'homme un mandat de domination sur la création. Ce qu'on a pu appeler "l'arrogance chrétienne" vis-à-vis de la Nature explique sans doute une constante historiographique qui fait de l'histoire de l'humanité une lutte épique contre une nature écrasante. Plus l'histoire se déroule dans le temps, plus on assiste à la maîtrise de l'humanité sur la Nature grâce au progrès technologique qui sert de médiation entre l'homme et le monde : depuis le Moyen Age, un voile technologique médialise les rapports Homme-Nature. Ainsi, toutes les grandes réalisations de la civilisation sont saluées, pas seulement par les historiens, en termes de "conquête" ou de victoire qui récompense une longue lutte. On a dompté les forces hostiles, on a détruit les animaux sauvages, on a percé les montagnes, détourné les fleuves, contenu la mer; l'homme maîtrise l'énergie électrique et plus tard le nucléaire.

Dans ce long combat historique, il y a des inégalités au départ (inégalités naturelles) que l'on interprète en termes de déterminisme ou de possibilisme. De tels schémas mentaux sont devenus composante intégrante

¹Notons qu'en allemand, on commence à remplacer "Umwelt" (environnement) par un nouveau terme "Mitwelt" plus intégrateur de l'homme à la biosphère, ce qui permet de minimiser la portée épistémologique de la rupture et de l'extériorité.

du discours scientifique occidental. La vision déterministe, dominante jusqu'à la fin du XIXe siècle, repose sur la conviction qu'une civilisation est déterminée par les conditions de son environnement physique et naturel, avec une distinction essentielle formalisée au XIXe siècle, par exemple par Ratzel dans son *Anthropogeographie* (1882-1897) lorsqu'il distingue des Kulturvölker et des Naturvölker. L'Occident a baigné dans la conviction qu'il appartient à un ensemble civilisé beaucoup moins soumis aux conditions naturelles que les peuples primitifs pour des raisons géographiques. Les civilisations avancées bénéficieraient d'un environnement naturel favorable, contrairement aux peuples primitifs abrutis par les conditions du milieu (par conséquent, il faudra leur apporter la civilisation). L'un des derniers représentants de ce déterminisme trivial est probablement le géographe Huntington qui, en 1945, observe encore les conditions climatiques optimales du rectangle Liverpool, Copenhague, Berlin et Paris. C'est là que s'enregistrent les plus hauts progrès dans le degré de civilisation¹.

Quant à la vision possibiliste, très prégnante depuis la fin du XIXe siècle, - Lucien Febvre en est le subtil propagateur -, elle n'est pas exempte d'ethnocentrisme non plus : il y a des peuples qui savent s'adapter et exploiter mieux que d'autres les potentialités du milieu. C'est une manière d'affirmer la supériorité de l'Occident et de sa technique justifiée par les mérites et le travail de l'homme blanc.

Or, le paradigme dominant de la séparation ou de l'extériorité ne peut déboucher sur une véritable histoire de l'environnement. La nature, réduite à un simple substrat, à un simple cadre des activités humaines, n'est pas un objet premier d'investigation. Tout devrait changer au moment où les sciences sociales ont accepté le paradigme de l'intégration des sociétés et des écosystèmes. Ce n'est guère avant les années 50 que la pensée écologique a intégré l'homme à la biosphère. Vers les années soixante-soixante-dix, nos sociétés occidentales sont capables de se penser en tant qu'écosystèmes. A ce moment-là seulement, une histoire de l'environnement (une écohistoire) devient possible : les sociétés humaines peuvent être envisagées comme des composantes d'écosystèmes de la

¹Cité par H. HAMBLOCH, *Kulturgeographische Elemente im Oekosystem Mensch-Erde*, Darmstadt, 1983, p. 104.

biosphère. Toutefois, le choix d'un paradigme neuf ne suffit pas à éloigner les pièges que recèle l'écohistoire.

2. L'objet de l'écohistoire

En intégrant l'homme à la biosphère, on risque d'oublier que l'histoire est une science sociale, que son objet demeure l'homme en société et que sa raison d'être est l'étude du temps, du changement. La tentation est forte d'identifier l'homme et le monde, la terre devenant une personne. Dans le roman de Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, l'île n'est plus pour Robinson "un domaine à gérer, mais une *personne*, de nature indiscutablement féminine, vers laquelle l'inclinaient aussi bien ses spéculations philosophiques que les besoins nouveaux de son cœur et de sa chair"¹. Sur un autre registre non dénué de lyrisme, le philosophe Michel Serres finit lui-aussi par s'accoupler avec la terre en proposant à sa partenaire un "contrat naturel" sensé se substituer au "contrat social" traditionnel². La distinction sujet-objet disparaît quasiment au profit d'une sorte d'harmonie cosmique. Une telle attitude est aussi très présente dans le savoir populaire qui interprète le cosmos comme quelque chose de magique avec des correspondances étroites entre les règnes minéraux, végétaux et animaux, entre le destin d'un homme et les constellations célestes. S'y apparente également la connaissance empirique des limites des écosystèmes qui ne cesse d'intriguer les ruralistes scrutant l'ancienne société paysanne. Sans parler des populations animistes où l'on perçoit les choses de la Nature comme des personnes avec lesquelles entretenir des obligations de bienséance. A la perspective de cultiver le sol à la charrue, un aborigène s'indignait de ce qu'on veuille ainsi l'obliger à déchirer le sein de sa propre mère³. A la limite, cette absence totale de recul par rapport à l'objet rend impossible et superflue la recherche. C'est probablement la raison pour laquelle Michel Serres accable les sciences sociales désormais inutiles⁴.

Revenons donc à l'objet "environnement". Qu'est-ce que l'histoire peut apporter à ce débat ? Remarquons d'abord que deux grands types

1M. TOURNIER, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, 1972, p. 101-102.

2M. SERRRES, *Le contrat naturel*, Paris, 1990.

3Cité par N. ROBERT, *The Holocene. An Environmental History*, Oxford, 1989, p. 163-164.

4M. SERRRES, op. cit., p. 112-113.

d'approche se partagent le champ. La première tend à reconstituer le fonctionnement des écosystèmes du passé; la deuxième analyse les modes d'exploitation de l'environnement par les sociétés humaines¹.

Les spécialistes des sciences de la Nature cherchent à se prévaloir d'une connaissance objective. Il est désormais souhaitable, écrivent-ils, "que les choix à long terme de nos sociétés humaines soient fondés sur la connaissance de la réalité objective plutôt que sur l'illusion anthropocentrique"². Depuis une vingtaine d'années, il est vrai, de nombreuses méthodes sophistiquées ont permis de reconstituer les environnements naturels et le fonctionnement des différents écosystèmes dans le temps. Nous disposons désormais des techniques de datation qui permettent de baliser la période postérieure à la dernière glaciation (méthodes radiométriques, dendrochronologie et paléomagnétisme). La paléocéologie se fonde sur l'étude des organismes fossiles et l'analyse des pollens. Particulièrement prometteuses, les recherches sur la sédimentation distinguent des phases d'érosion intense corrélées avec les activités humaines. La présence de certaines variétés d'algues unicellulaires dans les sédiments rend possible une histoire de l'eutrophisation des eaux et même de l'acidification de l'atmosphère. Ces méthodes ont le mérite de faire la part des phénomènes naturels et des responsabilités humaines. On s'aperçoit que le formidable accroissement des potentialités techniques multiplie les agressions contre l'environnement. Cependant l'homme est envisagé en tant qu'organisme comme les autres; tout au plus s'avère-t-il particulièrement perturbateur. L'homme porteur d'une culture et capable de projets, tout cela est singulièrement absent d'une telle histoire de l'environnement³.

D'un autre point de vue, on ne peut ignorer combien le mode de transformation et d'utilisation de plus en plus brutal des objets naturels contribue à accentuer le "divorce entre hommes et nature"⁴, avec les implications que cela entraîne au plan des représentations mentales. Ainsi,

1Une telle division est aussi celle de D. WORSTER, "Appendix: Doing Environmental History", in *The Ends of the Earth. Perspectives on Modern Environmental History*, ed. by D. WORSTER, Cambridge, 1988.

2J.-C. DUPLESSY et P. MOREL, *Gros temps sur la planète*, Paris, 1990, p. 6.

3Comme bon exemple de ce type d'histoire, on lira l'ouvrage déjà cité de N. ROBERTS.

4L'expression est de J. BARRAU, "Les hommes dans la Nature", in *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des mœurs*, t. I, Paris, 1990, p. 9-58.

par la révolution industrielle, un seul historique a été franchi. Désormais, la détérioration de l'environnement va devenir un phénomène de civilisation aux dimensions de la terre. C'est la raison pour laquelle une autre approche écohistorique a aujourd'hui la faveur des historiens familiers des méthodes de l'histoire économique et de l'anthropologie. Il s'agit d'une histoire de la culture matérielle sous l'angle de l'environnement. Tout se résume au processus suivant: "The physical and biological systems of the planet are evaluated by culture and turned into resources, which are then transformed into energy, goods and services"¹. A la limite, l'histoire peut se ramener à la succession de systèmes énergétiques avec la grande rupture environnementale que représente le passage du système énergétique basé sur l'énergie solaire (les sociétés agricoles traditionnelles) à un autre système énergétique fondé sur l'utilisation des sources d'énergie fossile (les sociétés industrielles)². L'analyse éco-énergétique en termes de bilans des flux d'énergie est incontestablement à la mode. Ses conclusions sont accablantes pour nos sociétés dévoreuses de ressources : en une année, nous consommons l'énergie fossile du pétrole et du charbon qui a mis plus de 100'000 ans à se fixer naturellement grâce à la photosynthèse.

Ces approches, dont il n'est pas question de nier l'intérêt, sont très marquées par l'environnementalisme anglo-saxon, plus particulièrement par les thèses de l'anthropologie nord-américaine dont les postulats apparaissent comme fortement déterministes. Le procès de ces approches, a déjà été mené et je ne suis pas compétent pour en rajouter³. Néanmoins, il n'est plus possible de passer sous silence l'incontestable succès des thèses écologiques en histoire. Singulièrement, le rôle du climat sur les grands événements de l'histoire humaine est une hypothèse qui revient en force. Depuis une vingtaine d'années, la reconstitution des températures grâce à la stratigraphie isotopique a donné de nouveaux développements à la paléoclimatologie. Les résultats sont spectaculaires: "pour la première fois et de manière convaincante a pu être esquissée, voire chiffrée, la relation

¹ Tels sont les prémisses de l'ouvrage particulièrement significatif de I.G. SIMMONS, *Changing the Face of the Earth*, Culture, Environment, History, Oxford, 1989.

² Un bon exemple de ce point de vue dans l'ouvrage de R.P. SIEFERLE, *Der unterirdische Wald. Energiekrise und Industrielle Revolution*, München, 1982. C'est aussi le point de vue adopté par les éditeurs de *The Silent Countdown*. *Essays in European Environmental History*, Berlin, 1990.

³ Voir par exemple P. DESCOLA, "Le déterminisme famélique", in A. CADORET (ed.), *Chasser le naturel*, Paris, 1988, p. 121-136.

entre augmentation de température et croissance biologique"¹. Ainsi, "l'irrésistible démarrage de l'Occident" entre le 8e et le 12e siècle pourrait s'expliquer par des conditions climatiques plus favorables. Le médiéviste R. Delort, pionnier de l'écohistoire, en conclut de manière un peu désabusée: "Il est dur pour des historiens, convaincus de la pluralité des causes et des faisceaux de conditions, de devoir admettre au moins une cause non humaine à la base même de la grande mutation occidentale"².

Pour ne pas se laisser piéger par le néo-déterminisme écologique, il importe de repenser en termes d'interactions les relations de l'homme et de l'environnement qui sont en définitive le véritable objet d'une écohistoire. Le même Robert Delort, au colloque Environnement du CNRS (Paris, mars 1991) définissait l'apport des historiens comme "étude dans le passé des conditions naturelles et culturelles qui ont agi sur l'homme et sur lesquelles l'homme a agi"³. Autrement dit, l'écohistoire doit expliquer comment s'opère dans le temps l'intégration des sociétés et des écosystèmes. Il faut faire échec à la rupture Nature-Société et affirmer l'historicité de leurs relations dynamiques et dialectiques. Dans la mesure où l'histoire tient à son identité de science sociale, on pourra suivre le programme esquissé par G. Guille-Escuret lorsqu'il affirme: "Le fait social procède historiquement et logiquement du fait écologique, mais aussi il s'en détache historiquement et logiquement, au point de générer d'autres faits écologiques. Il s'agit de deux formes d'organisation étroitement interdépendantes et distinctes qui agissent l'une sur l'autre d'innombrables façons"⁴.

De ces interactions, les naturalistes ont fournis jusqu'à présent les exemples les plus spectaculaires. Je pense, par exemple, aux relations complexes entre nature du sol, agriculture, reforestation, pluies acides et

¹ R. DELORT, "Introduction", in *La France de l'an Mil*, sous la direction de R. DELORT, Paris, 1990, p. 24.

² *Ibid.*, p. 25. D'autres déterminismes que le climatique donnent l'impression de s'imposer sournoisement. Je pense en particulier au déterminisme énergétique et au déterminisme de la protéine présents dans de nombreuses recherches récentes.

³ Lors du même colloque, un naturaliste faisait de l'histoire de l'environnement l'étude des "relations entre l'homme et son milieu", ce qui n'est pas faux mais risque, par la linéarité de la formule, d'ouvrir toute grande la porte au déterminisme écologique.

⁴ G. GUILLE-ESCURET, *Les sociétés et leurs natures*, Paris, 1989. Cet ouvrage remarquable peut servir de problématique socio-écologique et anthropo-écologique. Il est notamment très critique envers le déterminisme anthropologique anglo-saxon.

industrialisation¹. Les travaux d'historiens sont plus rares. On peut citer l'analyse de André Guillerme pour les écosystèmes urbains des 11e-19e siècles. L'auteur montre bien comment les aménagements urbains produisent une "civilisation de la putréfaction" qui porte à terme sa propre négation si en retour les techniques et les exigences de salubrité ne venaient modifier une nouvelle fois le milieu².

3. Les différents temps de l'environnement

Les historiens n'ont pas le monopole du passé. Celui de l'environnement appartient, on l'a vu, aussi bien aux naturalistes qu'aux anthropologues. C'est donc ailleurs, dans son habilité à manier les échelles temporelles et à jouer sur les différentes durées, que réside la spécificité du regard historien³.

De l'historien, on attend d'abord qu'il restitue la logique linéaire des faits. Dans le domaine de l'environnement, les récurrences sont nombreuses alors que les enchaînements supposés conduisent toujours à insister sur l'irréductibilité de chaque expérience. Assurément, les défaillances de la mémoire collective amènent à exagérer l'originalité du présent. Tous les paramètres manifestent l'impact de la révolution industrielle sur l'environnement et toutes les courbes matérialisent la formidable accélération des transformations du milieu naturel depuis le milieu du 20e siècle. Peut-on risquer de prétendre qu'avant les années 1945-1975, il n'y avait pas de problèmes écologiques et donc de nous enfoncer dans un rapport coupable face à l'environnement ? A-t-on jamais vu des catastrophes comparables à celle de Tchernobyl ? Certes non ! Or, le déclin des civilisations anciennes a souvent été attribué à des crises écologiques: dégradation forestière minant le système agricole (cas de l'Amérique pré-colombienne); paralysie des aménagements hydrauliques à cause de l'alluvionnement (Mésopotamie). Dès lors, n'est-il pas légitime de craindre la disparition de la nôtre dans une catastrophe nucléaire ou dans les processus déclenchés par la détérioration de la biosphère et la pollution galopante ? Sans compter que là où la dégradation des conditions

1 F. OLDFIELD and R.L. CLARK, "Environmental History - The Environmental Evidence", in *The Silent Countdown*, op.cit., p. 137-161.

2 A. GUILLERME, *Les temps de l'eau*. La cité, l'eau et les techniques, Seyssel, 1983.

3 Une autre spécificité étant, on y reviendra plus loin, de varier la focale d'observation, en passant de la macro à la micro-analyse.

naturelles était régionalisée et donc qu'il était possible d'y remédier par des ressources extérieures, maintenant par contre nous sommes confrontés à une crise globale de l'écosystème planétaire.

Reste que la tentation subsiste de banaliser le présent. Souvent on attend de l'histoire qu'elle débuse dans le passé des similitudes avec notre présent pour banaliser l'aspect novateur des crises écologiques actuelles. Ici, plus que jamais, les analogies sont tentantes et trompeuses. Comment ne pas être séduit par les propos de James Lovelock, le père de l'"hypothèse Gaïa" lorsqu'il affirme par exemple que les simples bactéries des origines ont changé l'environnement plus décisivement que nos technologies. Plus loin, le même auteur explique que "l'augmentation de concentration du gaz carbonique en cours actuellement à la suite de nos activités est comparable par son ampleur et sa vitesse à l'augmentation naturelle qui a conclu la dernière période glaciaire"¹.

Comment ne pas évoquer des situations passées servant à montrer que notre temps n'a pas le monopole des idées géniales en matière d'environnement ? Je pense par exemple aux techniques du recycling. Déjà au 18e siècle, on récupérait le verre. Au 19e siècle, durant les années 1860-70, lorsqu'on commence à introduire dans chaque appartement l'eau courante et le système anglais des water-closets, le débat écologique est passionné : les opposants à ces nouveautés argumentent en s'effrayant du gaspillage d'eau qu'impliquent les installations sanitaires. Les partisans du tout-à-l'égout assurent de leur côté que le système permet la récupération des fertilisants organiques des déjections humaines. Il est question de répandre les eaux usées sur de vastes surfaces d'épandage et de rentabiliser l'installation en engraisant du bétail. La plupart du temps, ces beaux projets ne se réaliseront pas et l'on se contentera, décision lourde de conséquences, de conduire les canalisations dans les rivières et les lacs.

Analogie ne signifie toutefois pas identité. La concordance des temps n'entraîne pas l'homologie des phénomènes. L'historien doit replacer chaque situation dans sa spécificité temporelle et sociale et raisonner sur les différentes durées.

¹J. LOVELOCK, *Les âges de Gaïa*, Paris, 1990, p. 186 et p. 191.

Affirmer que l'environnement aussi a une histoire, c'est avant tout admettre que l'homme y joue un rôle prépondérant. Relisons Sophocle et l'admirable passage d'Antigone où le chœur chante: "Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille, c'est l'homme. Il parcourt la mer qui moutonne quand la tempête souffle du sud, il passe au creux des houles mugissantes, et la mère des dieux, la Terre souveraine, l'immortelle, l'inépuisable, une année après l'autre il la travaille, il la retourne, alignant les sillons, au pas lent de ses mules"¹. Mais, pour appréhender la durée historique (le temps de l'homme), il faut impérativement rompre avec l'association fallacieuse, si fréquente chez les historiens des phénomènes naturels, entre longue durée, temps géographique et immobilité. Le carottage des glaces d'inlandsis sert à projeter les changements climatiques et biologiques sur une longue durée de 40'000 ans. Le carottage des sédiments océaniques donne des résultats encore plus spectaculaires : la variation de l'isotope léger et de l'isotope lourd de l'oxygène dans le carbonate de calcium des coquilles de foraminifères fossiles livre une chronologie fiable sur 140'000 ans. Avec le paléomagnétisme, on obtient une série couvrant les 730'000 dernières années ! A une telle échelle temporelle, les changements climatiques s'opèrent bien évidemment à des rythmes lents dont l'homme est absent, et pour cause.

Or, l'un des principaux apports théoriques de l'histoire reste le découpage du temps en différentes durées. La tripartition proposée par Fernand Braudel est le modèle le plus sollicité². Dès lors, c'est le recouplement des différentes durées qui donne son épaisseur à l'histoire et permet de passer de la diachronie à la synchronie, soit de relier le temps pluriséculaire de la Nature avec les rythmes longs, cycliques et courts de l'histoire humaine. Sans ces temps multiples, on continuerait à croire qu'il ne s'est rien passé depuis des siècles, et que, brusquement, depuis 20 ans, nous serions entrés dans une histoire chaude faite de crises écologiques.

Affirmer que la Nature et l'environnement ont une histoire signifie donc que Nature et environnement changent. De tels changements ne se déroulent pas seulement dans la longue durée mais ils peuvent être parfois

¹ SOPHOCLE, Théâtre complet, Paris, éd. Garnier, 1964, p. 77.

² F. BRAUDEL, "Histoire et sciences sociales. La longue durée", in Annales E.S.C., 13 (1958), p. 725-753.

rapides. La mort des forêts est pour le citoyen ordinaire l'exemple du phénomène observable d'évolution rapide. Les carottages au Groenland ont montré, quant à eux, que le taux de plomb dans l'atmosphère est resté constant durant les derniers millénaires, pour amorcer une lente croissance au 18^e siècle et une hausse rapide après 1940. Les eaux de pluies au pH neutre pendant des centaines d'années deviennent acides dès le milieu du siècle. Depuis 1950-60, l'évolution du CO₂ atmosphérique suit une courbe géométrique : les rejets d'origine anthropique sont en train de doubler en trente ans. Le réchauffement du climat par effet de serre qui en résulte risque de perturber gravement les conditions biologiques d'ici quelques décennies. Mais il n'y a pas que le temps de la nature.

Sans doute, depuis que les sciences de la Nature ont inséré l'homme dans la biosphère, il devient plus évident que les sociétés humaines influencent son évolution. Voici que l'environnement vit les mêmes rythmes ambivalents et contrastés que les sociétés humaines. Peut-être faudra-t-il en venir à adopter de nouvelles manières de découper la chronologie. Aux traditionnelles périodes fondées sur l'événementiel politique substituer des découpages basés sur les styles de pollution (microbienne ou chimique) ou sur les types d'énergies (solaire ou fossile). A l'historien incombe surtout la tâche d'articuler les différents temps, celui de la Nature et celui des hommes, en montrant, par exemple, que dans les phénomènes d'acidification et d'eutrophisation, il n'y a pas seulement les effets des activités humaines mais un ensemble de facteurs naturels et anthropiques en partie autonomes. Ces derniers peuvent aussi se recouper et se maximiser du fait de leur interaction. Loin de nous toutefois la tentation de vouloir expliquer les comportements par des facteurs naturels (risque du déterminisme). Au contraire, l'articulation des différents temps démontre que l'échelle des phénomènes naturels n'est pas entièrement réductible à celle des comportements humains. Et pourtant, ces mêmes phénomènes naturels sont fortement influencés par les actions humaines¹.

Enfin, la réflexion sur le temps de la nature et le temps des sociétés nous porte à penser de manière différente les notions de réversibilité,

¹ Sur la question des temporalités, voir J.-P. DELEAGE et D. HEMERY, "De l'écologie à l'écologie-monde", in L'homme et la société. Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales, 23 (1989), No 91/92, p. 13-30.

d'équilibre et de rupture. Le nouveau concept d'irréversibilité est peu familier aux historiens par la dynamique qu'il donne au déroulement du temps : le changement amorcé par l'action anthropique est inéductible et ses effets peuvent se faire sentir bien après que la cause initiale a cessé. Il n'est guère possible d'évaluer quels seront à long terme les effets perturbateurs de la destruction des forêts tropicales ou de la généralisation des cultures industrielles biologiquement appauvrissantes. La tendance à l'équilibre homéostatique est sans doute une constante des systèmes naturels; leur capacité à absorber les perturbations complexe et étonnante mais les ruptures sont vraisemblables, d'autant plus imprévisibles que la question des seuils est mal connue. L'apologue du nénuphar qui tue, en exergue du fameux rapport Meadows de 1972, demeure d'actualité. On sait par exemple que le système de régulation du gaz carbonique dans le grand cycle du carbone donne des signes de déclin.

4. Les usages sociaux de la Nature

Mais le temps des sociétés a lui aussi ses mystères. Un certain nombre de situations historiques ne peuvent pas s'expliquer sans prendre en compte d'autres dimensions que celles de la réalité objective. En voici un exemple. En 1923, dans le cadre des réparations imposées à l'Allemagne par les Alliés, le gouvernement français partisan de ce qu'il appelle les "gages en nature" fait occuper la Ruhr. Pour protester contre la présence de troupes étrangères, les Allemands pratiquent la résistance passive. La production industrielle qui intéressait les Français est pratiquement paralysée durant une année. Pour la France c'est un échec. Pour la Nature par contre, ce fut une année idyllique. Les effets de l'arrêt des activités polluantes furent spectaculaires : disparition du smog; vitalité nouvelle de la végétation dans une région où l'on connaissait le problème des pluies acides, sans se préoccuper de diminuer les émissions toxiques, mais où l'on s'affairait plutôt à créer des variétés d'arbres plus résistantes aux émissions d'acide sulfurique; niveau record de la production agricole (les paysans habitués à des récoltes chétives obtiennent des doublements de rendements). Et pourtant, malgré cette qualité de vie retrouvée, le gouvernement Stresemann fit cesser la résistance passive. Il faut savoir que la population en subissait les conséquences par le chômage et le cortège de misères qui lui est attaché. De telle sorte qu'on reprit d'enthousiasme la production sans égard pour l'environnement.

Cet exemple attire l'attention sur deux évidences. D'abord, le souci de la qualité de vie est très récent et seules des sociétés riches peuvent se permettre le luxe de vivre écologiquement. Ensuite, le constat que les attitudes par rapport à l'environnement sont complexes et changeantes. Il y a autant de configurations de rapports à l'environnement que de sociétés dans le temps et dans l'espace. Toute société construit ses propres représentations de l'environnement.

En Suisse, ce domaine de recherche est aujourd'hui totalement négligé. Il suffit de consulter l'inventaire des travaux en cours et les mots-clés retenus pour se convaincre de la misère des sciences sociales¹. Rien ne changera tant que seules les sciences de la Nature donneront les orientations des programmes de recherche. De ce point de vue, le programme Environnement du CNRS est plus prometteur du moins au stade des déclarations d'intention. "Il est indispensable, peut-on lire dans un récent document, de décoder les stratégies sociales dont elles [les questions d'environnement] sont l'objet, afin de dépasser les apparences et de comprendre ce que, dans une situation donnée, recouvrent réellement les références à l'environnement"². Autrement dit, il faut admettre une bonne fois qu'il n'est pas possible de réduire l'histoire humaine aux déterminations de la nature. Augustin Berque, dans un petit livre stimulant, dénonce ce qu'il appelle la "chimère subjectivore" des écologues, comme si la relation d'une société à la nature était seulement physique³. Au contraire, ce qui nous intéresse au plus haut point, c'est la fabrication idéologique et pratique de l'environnement par et dans les sociétés⁴.

Nous savons combien les problèmes environnementaux sont perçus par les sociétés humaines de manière différenciée. Aux inquiétudes des uns correspond l'insouciance des autres. A tel point que pour écrire une véritable écolhistoire, une approche par l'idéologie et les mentalités

¹ Voir l'édifiant Catalogue des recherches sur l'environnement en Suisse, 1987-1990, Publié par l'Office fédéral de l'environnement, Berne, 1991.

² CNRS, Programme interdisciplinaire de recherche "Environnement": Orientation et programmation scientifiques, Paris, 1990, p. 13.

³ A. BERQUE, Médiance de milieu en paysages, Montpellier, 1990. Le concept de médiance qu'il propose veut exprimer à la fois les tendances objectives et les phénomènes subjectifs (perception, signification) de la relation mésologique.

⁴ Je reprends de mémoire une formule utilisée, je crois, par Georges Guille-Escuret.

s'impose. L'anthropologue britannique Keith Thomas a ouvert la voie avec un grand livre *Dans le jardin de la Nature*⁵, paru en 1983. Il a profondément renouvelé notre compréhension des sociétés anciennes par son étude des mutations des sensibilités à l'époque moderne. En effet, nous devons comprendre un certain nombre de dispositifs intellectuels et affectifs. Ce sont des attitudes contemplatives (d'admiration, d'ignorance, de crainte) ou volontaristes (transformation, défense ou protection) qu'il faut décrypter. La Nature est à replacer dans le contexte social où elle fonctionne comme enjeu symbolique et économique. A côté de la matérialité de l'environnement, l'image que l'on s'en donne est d'importance, au point de constituer tout un pan de sa réalité et de son histoire. Evolution des usages sociaux de la Nature et évolution de la sensibilité à l'environnement vont de pair. C'est ce qui permet de comprendre le destin des problèmes écologiques. Au 18e siècle et au début du 19e siècle, l'une des grandes préoccupations était la déforestation et la peur de manquer de bois, non sans raisons puisque la crise qui s'était ouverte en Angleterre au 14e siècle avait atteint un niveau dramatique au 17e siècle avant de toucher le continent. Or, la crise s'estompe ensuite et, depuis le 19e siècle, en Europe occidentale, les surfaces boisées ne cessent de croître. Le problème a été résolu par la substitution de la houille au bois de telle sorte qu'aujourd'hui, on ne sait que faire des ressources ligneuses. Autre exemple, dans les années 1880, il est question d'une pénurie probable de charbon, étant donné le rythme d'exploitation des gisements et les perspectives de la croissance industrielle. Divers projets d'utilisation de l'énergie solaire sont même élaborés en Allemagne et en Angleterre. Pourtant l'utilisation nouvelle de l'électricité, source d'énergie renouvelable du moins dans sa variante hydraulique, relègue les inquiétudes à d'autres temps (les nôtres). Avec la découverte récente de la Nature en ruine en Europe de l'Est, il apparaît que 40 ans d'industrialisation à outrance justifiés par l'idéologie (en RDA et Tchécoslovaquie particulièrement) ont été également 40 ans d'insouciance écologique. Et, depuis deux ans, on constate que derrière le culte de la cheminée d'usine, il y a non seulement un désastre économique sans précédent mais aussi un désastre écologique. Les régimes communistes lèguent des rivières mortes et des forêts malades, des paysages ravagés et des villes irrespirables. Voilà qui montre si besoin est qu'on ne peut

⁵K. THOMAS, *Man and the Natural World. Changing Attitudes in England 1500-1800*, Harmondsworth, 1983.

séparer idéologie et écologie. D'un autre point de vue et à une autre échelle, la Nature se porte bien dans ces mêmes pays d'Europe de l'Est. On y trouve encore des biotopes intacts et des variétés d'animaux depuis longtemps disparus en Europe occidentale.

Comment donc spécifier autant de configurations de rapports à l'environnement, dans le temps et dans l'espace? Chaque époque, comme chaque société, a son mode de rapport à l'environnement. Une véritable histoire de l'environnement n'a pas d'autre objectif que d'aider les hommes d'aujourd'hui à mieux cerner ce type d'attitudes complexes, qu'elles soient du passé ou qu'elles préoccupent notre présent. Les historiens de l'environnement doivent aussi avoir l'ambition de fournir quelques fils conducteurs à une remise en perspective historique de notre rapport imaginaire actuel à l'environnement.

La principale difficulté est à mon sens de passer d'une macrohistoire des sociétés et de l'environnement (les tendances lourdes) à une étude plus fine des attitudes face à l'environnement dans la société occidentale durant les trois derniers siècles. Comment articuler la macroanalyse avec la réalité des situations historiques concrètes, tel est l'un de nos problèmes méthodologiques majeurs. Habile à jouer sur les variations temporelles, l'historien doit aussi convaincre en variant les échelles d'observation. A chaque niveau d'analyse, la réalité se présente de manière différente.

Si l'on regarde les choses de loin, on s'aperçoit que dans tout mode de représentation de l'environnement, on trouve une série de constantes dont l'articulation originale selon les sociétés et les époques produit un schème culturel dominant¹:

1) La Nature est un spectacle que l'on contemple et dont on jouit de manière esthétique. La société occidentale entretient un rapport émotionnel à l'environnement qui a conduit à identifier ou à confondre paysage et environnement alors que le paysage n'est qu'une dimension sensible de l'extériorité, voire une pure représentation².

¹F. WALTER, "The Evolution of Environmental Sensitivity 1750-1950", in *The Silent Countdown...* op.cit., p. 231-247.

²Lire les différentes études de Mort du Paysage? Philosophie et esthétique du paysage, sous la direction de F. DAGOGNET, Seyssel, 1982.

2) Toute société développe des stratégies d'exploitation du capital naturel. Longtemps, il a suffi de codifier les droits d'usage du milieu en fonction des besoins. Aujourd'hui tous les éléments de l'environnement sont devenus rares; par conséquent, l'économie de marché doit les prendre en considération¹.

3) Technologie et science participent à l'assujettissement du monde naturel. L'idée d'harmonie et d'équilibre a servi de paradigme aux sciences écologiques jusqu'à une date récente. Aujourd'hui, le concept même d'écosystème a perdu sa force opérationnelle². L'audience extraordinaire acquise par les sciences depuis trente ans a permis toutes sortes de mystifications médiatiques et politiques (notamment dans le débat sur le rôle de l'ozone, des CFC et de l'effet de serre). Aujourd'hui; la prise en compte de l'aléatoire, de l'hétérogène et de la stochasticité confine les sciences de la Nature dans l'incertitude (le fameux "effet papillon"), ce qui pose le problème de la rationalité des décisions politiques en matière d'environnement.

4) Toute représentation de l'environnement a une dimension "idéologique" au sens large de rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence. Politiquement, la redécouverte de la nature et de la campagne a été récupérée aux 19e-20e siècles par des courants conservateurs avant de motiver la protestation marginale et les solutions dites "alternatives". Par la suite, on le sait, la préoccupation écologiste a fécondé des projets sociaux tous azimuts. Il faut également s'interroger sur la relation qui existe entre protestantisme et sentiment de la nature et sur les différences d'ordre psycho-sociologique dans la conscience environnementale des populations du Nord et du Sud de l'Europe.

5) Une dimension uchronique enfin. Depuis le 18e siècle, le discours utopique s'est déplacé des espaces exotiques au temps imaginaire, sous l'effet de la croyance générale au progrès. Le mythe du progrès est, jusqu'aux années 1960 où il est battu en brèche, l'une des composantes obligées du mouvement de sensibilisation à l'environnement. Pendant longtemps, les sociétés occidentales ont estimé que tôt ou tard, les progrès

¹ Sur le thème "Economie-Ecologie", voir les dossiers des Rencontres suisses dans Revue économique et sociale. Lausanne, No 3, septembre 1989 et No 3, septembre 1991.

² R. ARDITI, "Tribulations d'une science en mouvement. L'harmonie et le désordre", in Dossier "Si on parlait d'écologie", UNI Lausanne, No 65, 1990, p. 2-6.

scientifiques devaient apporter les solutions aux accidents de parcours que constituent les agressions industrielles et chimiques. Jusqu'aux années soixante de notre siècle, on a mis entièrement sur les capacités naturelles de dilution par le milieu en reportant du local au régional, du régional à l'échelle planétaire, le recyclage des déchets liquides, solides et gazeux dont la toxicité était reconnue. Cette conception du progrès explique que les milieux protecteurs ont œuvré dans un premier temps à créer des réserves naturelles, sortes de musées qu'on soustrait à l'évolution inéluctable mais jamais remise en cause. Or, la notion de réserve, terriblement artificielle, a été relayée par une préoccupation de prise en compte plus globalisante du milieu. On assiste à un changement d'échelle des enjeux devant l'ampleur sans précédent des menaces.

Changeons maintenant d'échelle pour nous interroger sur les modulations helvétiques des grands modes de représentation de l'environnement. On peut relever alors les traits suivants :

1) En une première évaluation, la Suisse se rattache plutôt à un groupe de pays précocement engagés dans un processus compensatoire face aux agressions que la civilisation industrielle et urbaine fait subir à l'environnement. La Suisse a été au cœur du processus formateur d'un nouveau regard sur la Nature au 18e siècle avant de prendre au début du 20e siècle des initiatives originales (par exemple, en 1913, la première Conférence internationale pour la protection de la Nature).

2) Si l'on analyse de manière plus fine la réalité helvétique, on s'aperçoit que deux grands schèmes culturels² fonctionnent en parallèle, parfois de manière conjointe et donc contradictoire, parfois alternativement dans le temps. D'abord, il est évident que la dureté des conditions naturelles et l'ingratitude du sol (eu égard à la densité de la population) a donné cours jusqu'à une période récente à un type de représentation largement dominante selon laquelle il s'agit de se protéger *contre* la Nature et non pas de la défendre. Le mot Nature a le plus souvent le sens d'environnement naturel, soit la dimension physique du milieu. La politique forestière, la politique des régions de montagne, la réalisation

¹ Pour une présentation détaillée, voir F. WALTER, Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du 18e siècle à nos jours, Genève, 1990.

² Je dois cette notion de schème culturel dominant à Jacques Cloarec qui me l'a suggérée lors d'un séminaire de l'EHESS à Paris en avril 1991.

des percées ferroviaires alpines et la construction d'un réseau de chemins de fer de montagne ainsi que les grands aménagements hydroélectriques sont autant d'enjeux où la dichotomie Nature-Culture fonctionne pleinement. Ce schème culturel dominant s'insinue par les cheminements plus ou moins apparents de modèles plus ou moins prégnants dont des groupes sociaux sont porteurs à certaines époques. Ainsi, du patricien bernois d'Ancien Régime au bourgmestre d'une quelconque commune de montagne, de l'ingénieur au technocrate du Palais fédéral, tout ce que la Suisse compte de décideurs a pratiqué ce paradigme, avec des temps forts, les périodes 1850-1880 et 1935-1974. Il s'ensuit une sorte de mobilisation populaire, de croisade colonisatrice qui transforme le pays en espace quadrillé et ordonné. On ne peut qu'être frappé en franchissant la frontière de ce soin méticuleux à occuper rationnellement le moindre espace. L'humanisation du paysage atteint ici des extrêmes.

L'autre grand schème culturel est d'ordre esthétique-patriotique. Dans un pays très industrialisé déjà au 18^e siècle, on s'active à fabriquer des échappatoires, face à une évolution économique et sociale qui ne manque pas d'inquiéter. La Nature est assimilée à la ruralité. L'environnement est confondu avec le paysage. Dans le premier cas, il s'agit d'une attitude active de défense des valeurs authentiques de la Suisse. La résistance au changement induit par la modernité se teinte de nostalgies régressives vers une société arcadienne proche de la nature. Dans l'autre, on développe en Suisse une attitude contemplative qui repose sur une sorte d'adéquation entre paysage et sentiment national. Images patriotiques et images paysagères se mêlent étroitement d'une manière beaucoup plus spécifique et beaucoup plus intense que dans les phénomènes semblables attestés ailleurs (aux Etats-Unis en particulier). Cet investissement symbolique massif des couples paysage-patrie et nature-ruralité a ses moments sublimes durant la Belle Epoque et l'entre-deux-guerres.

On pourrait croire que l'émergence du nouveau concept fondateur, celui d'environnement compris comme environnement physiquement matériel, naturel et construit par l'homme, a permis de débarrasser le rapport à l'environnement de toute gangue imaginaire. En principe, l'utilisation du concept "environnement" évacue la composante sociale et phénoménologique mais celle-ci n'en est pas moins présente et irréductible. Que l'écologie soit un savoir scientifique avec un objet

scientifique délimité tend à faire accroire que les composantes idéologiques ont été éliminées. L'avancée des sciences écologiques a pu conduire à penser que la subjectivité n'avait plus cours. Rien n'est moins sûr. Cela se marque par exemple dans la confusion actuelle entre paysage et environnement. Parmi les actions du 700^e, la Confédération a dégagé un crédit pour sauvegarder les paysages ruraux traditionnels. Ce sont des scientifiques spécialistes des sciences de la Nature qui ont été chargés de les recenser et non pas des sociologues ou des historiens. Leur choix démontre l'incertitude profonde qui étreint les naturalistes quand ils cherchent à associer artificiellement l'environnement biophysique avec le paysage historicisé et culturalisé¹. Le but de mon intervention a justement été de remettre le processus d'objectivation en perspective historique pour montrer que l'écologisme actuel n'est qu'un mode de rapport historique à l'environnement global qui ne saurait échapper à l'emprise des représentations.

De ce processus que Maurice Godelier appelle l'"appropriation de la Nature"², les hommes ont beaucoup parlé. Les traces de leurs "discours" sont innombrables. Aux historiens incombe la mission de débusquer les représentations que les sociétés se façonnent de la réalité. On s'aperçoit alors qu'il n'y a pas une seule manière de considérer l'environnement. Au contraire, il y a des regards pluriels : tantôt esthétique, tantôt utilitariste, tantôt idéologique, tantôt scientifique; rarement isolé, le plus souvent combiné quitte à fonctionner comme schème culturel dominant - tel nos actuelles références dites écologiques de vivre l'environnement - , jamais exempt d'ambiguïtés, de contradictions et de symbolismes. Car l'environnement ne sécrète pas simplement gloses et commentaires. Bien plus, il façonne l'imaginaire. La littérature et l'art nous parlent de ce fantastique pouvoir d'imagination dont la Nature est le support. C'est bien dans son contenu symbolique et mythique que réside l'une des clés de compréhension de la relation à l'environnement.

¹On a mentionné les foins sauvages sur les pentes abruptes du lac de Brienz, la reconstitution de vergers dans le Jura tabulaire, la régénération de lièges de forêts sur le Plateau, la revitalisation de ruisseaux, l'assainissement de châtaigneraies au Tessin et la reconstruction de hameaux dans les Alpes.

²M. GODELIER, L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés, Paris, 1984, passim.